

Études littéraires



Le bifteck

Robert Pinget

Volume 19, numéro 3, hiver 1987

Robert Pinget

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500776ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500776ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pinget, R. (1987). Le bifteck. *Études littéraires*, 19(3), 149–172.
<https://doi.org/10.7202/500776ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LE BIFTECK *

robert pinget

Personnages

Le directeur de la pension : MONSIEUR GASTON.

Les pensionnaires : MONSIEUR ET MADAME COINTET. Un couple dans la soixantaine. Elle très sèche, grande, du genre dit distingué. Lui plus petit qu'elle, portant barbiche et lorgnon.

MONSIEUR ET MADAME ÉRARD. Un couple dans la cinquantaine. Elle, blonde et grassouillette. Lui grand et laid.

MADAME APOSTOLOS. Dans les soixante-dix. Ressemble à une vieille cocotte, outrageusement fardée. Rhumatisme articulaire dans les bras.

La bonne : MARIE. Dans la cinquantaine. Vêtue de noir.

Vue plongeante, en plan éloigné, d'une table d'hôte dans une pension de troisième ordre. Six personnes autour de la table ovale.

* Cette pièce a été écrite pour la télévision. Elle a été publiée dans la revue *Minuit* (n° 44, mai 1981). Nous la reproduisons ici avec l'autorisation des Éditions de Minuit.

MME COINTET

M. COINTET

Porte

cuisine

MME APOSTOLOS

M. GASTON (Caméra)

M. ÉRARD

MME ÉRARD

Étant donné l'angle de cette première image, on distingue mal Monsieur Gaston. On ne verra sa figure à aucun moment.

La caméra, placée au-dessus de Monsieur Gaston, descend doucement, découvrant les convives et faisant passer hors du champ de vision la tête du directeur. Puis elle se fixe à sa place. Toute la scène sera donc censée être la vision du directeur dont on n'entendra que la voix. Les convives auxquels il s'adressera ou qui s'adresseront à lui regarderont l'objectif. On vient de se mettre à table. Chacun déplie sa serviette et se sert de pain.

M. ÉRARD (*il sent sa serviette*). — C'est horrible cette odeur. Est-ce qu'on ne pourrait pas en changer aujourd'hui ?

MME ÉRARD. — On a changé il y a huit jours. Tu n'as pas besoin de la sentir.

M. ÉRARD. — À vomir. À croire que j'y camoufle des monceaux de charogne. Que dites-vous des vôtres ?

MME COINTET. — Vous savez que la blanchisserie est fermée pour un mois et que notre linge de table...

M. GASTON. — Patience, patience. Cet hiver nous aurons notre machine à laver. Les vacances de la blanchisseuse, tout ça sera fini.

MME COINTET. — Cette machine, n'est-ce pas une dépense inconsidérée ? Dans un petit ménage comme le nôtre...

M. GASTON. — Il faut être de son temps. Et voyez que tout le monde n'est pas de votre avis.

M. ÉRARD. — Je n'ai pas parlé de machine, je vous ferai remarquer.

Il sent à nouveau sa serviette.

M. ÉRARD. — Mais cette odeur vraiment...

MME ÉRARD. — Tu tiens à nous couper l'appétit ? Passe-moi le pain, je te prie.

M. ÉRARD (*il lui passe le pain*). — Dans le fond ce serait une économie comme une autre.

MME APOSTOLOS. — Cette machine, une économie ?

M. ÉRARD. — Non, vous couper l'appétit.

M. COINTET. — Toujours aimable.

MME COINTET (*à M. Cointet*). — Dans votre cas ce ne serait pas un mal. Vous mangez beaucoup trop. Rappelez-vous le docteur. (*à Mme Érard*) Vous avez bien dormi ? dormi ?

MME ÉRARD. — Je ne dors presque plus par cette chaleur. L'été ne me convient pas, et cette cantine d'à-côté nous envoie des bouffées jusqu'à quatre heures du matin. Je ne sais pas ce qu'ils fabriquent dans cette cuisine.

M. ÉRARD. — De la cuisine, probable. Et comme la santé c'est une question d'odeur...

Un temps. Il regarde et tâte son pain.

M. ÉRARD. — Le pain n'est pas cuit. Boulanger en vacances ?

MME APOSTOLOS. — Moi je l'aime comme ça. Avec mes pauvres dents...

Elle remue son dentier de la langue.

MME APOSTOLOS. — Si vous saviez...

M. ÉRARD. — Nous n'avons pas encore ce privilège.

Marie apporte le potage, ouvrant la porte qui se trouve derrière Mme Apostolos donc face à la caméra.

Elle pose la soupière sur la table et sort. Mme Cointet ôte le couvercle de la soupière et va servir chacun à la ronde. Chacun aussitôt commence à manger.

Les silences sont très importants entre certaines répliques, au choix du metteur en scène, pour donner à la caméra tout le temps nécessaire à détailler en gros plans les visages et les assiettes.

MME COINTET (*à Mme Apostolos*). — Je vous sers ?

MME APOSTOLOS (*elle tend son assiette*). — Une larme. Qu'est-ce que c'est ?

MME COINTET. — Du céleri, il me semble.

M. ÉRARD. — Il vous semble ? Ça empeste. On ne pourrait pas en faire autre chose de ce céleri tout de même, tous les jours !

MME ÉRARD (*elle tend son assiette*). — C'est fou ce que j'aime ça, moi, le céleri. Je me souviens que, petite fille...

M. ÉRARD. — Nous savons.

MME COINTET (à M. Cointet). — Tendez-moi votre assiette, qu'est-ce que vous attendez ?

M. COINTET (*il tend son assiette*). — Pas trop.

MME COINTET (*elle le sert*). — Une... deux. Très bon pour votre rhume.

MME ÉRARD. — Je me souviens que petite fille...

M. ÉRARD. — Rengaine.

MME APOSTOLOS. — Comment ?

MME ÉRARD. — Mon mari est jaloux de mon enfance. Est-ce que vous comprenez ça ? (*un temps*) Je me souviens que petite fille...

M. COINTET (à M. Érard). — Passez-moi le sel s'il vous plaît. Elle n'est guère amoureuse notre Marie.

M. ÉRARD (à M. Cointet). — Vous permettez ?

Il se sert de sel avant de passer la salière.

M. ÉRARD. — Je repose ma question. Est-ce qu'on ne pourrait pas en faire autre chose de ce céleri ? En rémoulade par exemple ?

MME COINTET. — En rémoulade ! Comme à la gargote, au bistro ! (*un temps*) C'est vrai qu'elle manque de sel. (à M. Cointet) Vous accaparez la salière ?

Elle la lui prend des mains.

M. COINTET. — Gargote ou pas c'est très fin le céleri rémoulade, tandis que ces potages...

MME ÉRARD. — Je me souviens que petite fille...

MME COINTET. — Rémoulade ! Jamais je n'ai fait ça chez moi. (à M. Érard) Vous en mangez probablement chez vos routiers ?

M. ÉRARD. — Les routiers ou les autres, très fin, parfaitement.

M. COINTET (à Mme Cointet). — Passez-moi la salière.

MME COINTET. — Non. Vous la videriez dans votre assiette. Rappelez-vous le docteur. À propos, ma pilule.

Elle prend à côté de son verre un tube qu'elle éloigne de ses yeux pour en lire l'étiquette. M. Cointet, à son tour, prend un tube devant lui et le rapproche de son lorgnon.

MME COINTET. — C'est le vôtre, elle s'est encore trompée.

M. COINTET. — Elle le fait exprès.

Ils échan- gent leurs tubes, sortent une pilule chacun du leur et la mettent dans leur verre. Ils tendent leur verre à M. Gaston qui y verse de l'eau. On ne voit que la carafe.

M. GASTON (*il pose la carafe et prend la bouteille de vin*).

— Du vin ?

M. et Mme É- rard tournent la tête vers M. Gaston et tendent leur verre.

M. É- rard ensuite prend le verre de Mme Apostolos et le fait remplir par M. Gaston.

MME APOSTOLOS (*à M. Gaston*). — Il n'est pas mal ce petit vin mais je préférerais l'autre. Ça fait une grosse différence de prix ?

M. GASTON. — Cinquante centimes. C'est appréciable. Je trouve celui-ci aussi bon.

M. et Mme Cointet ayant avalé leur eau tendent leur verre à M. Gaston qui y verse du vin.

M. GASTON. — Qu'en pensez-vous, Monsieur Cointet ?

MME COINTET. — Monsieur Cointet n'a pas à avoir d'avis sur le vin, qui lui est interdit.

Elle lui prend son verre.

MME COINTET. — Il est tout de même fort qu'à votre âge j'aie encore à me gendарmer. Comment vous le faire comprendre ? (*à M. Gaston*) Monsieur Gaston, c'est de votre faute. Pourquoi le servez-vous ?

M. GASTON. — Il n'a qu'à le couper d'eau, ça ne peut pas lui faire de mal.

M. Cointet reprend son verre où M. Gaston verse une goutte d'eau.

MME COINTET. — Je n'ai jamais vu nulle part les tables où nous avons mangé, Monsieur Cointet et moi, de céleri rémoulade. N'est-ce pas, Édouard ? Un plat... populaire certainement.

M. É- RARD. — Populaire ou pas, il est très fin. Tandis que ces potages...

MME COINTET (*à M. Cointet*). — Mais répondez donc !

M. COINTET. — Comment ?

MME COINTET. — Avez-vous jamais mangé de céleri rémoulade ?

M. COINTET. — Euh...

MME COINTET. — Chez la baronne ? À notre pension de Deauville ? À l'Isola Bella ? Chez Madame Aubier ? Vous ne

me direz pas le contraire tout de même ? Mangez votre soupe. Très bon pour le rhume.

MME APOSTOLOS. — C'est curieux ces rhumes toute l'année. Le rhume des foin en ce moment ?

M. COINTET. — Le rhume des primevères au printemps, le rhume des foin en juin, le rhume des moissons en août, le rhume des vendanges...

MME COINTET. — Vous faites de l'esprit ?

MME ÉRARD. — Sa pilule ne lui sert à rien ?

MME COINTET. — C'est pour le foie. Monsieur Cointet ne peut pas se bourrer de pilules, avec son estomac. Il devrait se mettre à la diète, voilà ce qu'il devrait.

M. COINTET. — Disons à la soupe au céleri.

MME COINTET. — Parfaitement, la soupe au céleri.

M. COINTET (*il éternue et cherche son mouchoir dans ses poches*). — Ce mouchoir...

MME COINTET. — Vous avez encore oublié votre mouchoir ?

M. COINTET. — Je m'en passerai.

Il s'essuie discrètement le nez avec sa serviette.

MME ÉRARD. — Je me souviens que petite fille...

MME APOSTOLOS. — Moi aussi j'étais toujours enrhumée. Ça m'a passé avec l'âge. Mais je préférais ça aux rhumatismes. Mes pauvres bras...

MME ÉRARD. — Il faudrait aller à la mer.

MME APOSTOLOS. — La mer ? Vous n'y pensez pas. Une bonne cure de boue, voilà ce qu'il me faudrait. Ce ne sera pas pour cette année...

M. COINTET. — On dit que c'est à double tranchant. Mauvais pour le cœur.

MME COINTET (*à M. Cointet*). — Vous n'y connaissez rien. (*à Mme Apostolos*) Il y a d'excellentes stations en Italie.

MME APOSTOLOS. — Ah, l'Italie !

MME COINTET. — Le paradis. Nos Borromées, nos Borromées ! Cette époque m'aura rendue heureuse toute ma vie.

M. ÉRARD. — Vous voulez dire ?...

MME COINTET. — Les souvenirs, c'est ce qui nous reste à notre âge. N'est-ce pas, Édouard ?

M. COINTET. — Comment ?

MME COINTET. — L'Isola Bella, vous ne l'avez pas oubliée, je suppose !

M. COINTET. — Ah, l'Isola Bella !

MME APOSTOLOS. — J'ai cru que c'étaient les Baléares.

MME COINTET. — Les Borromées. On ne peut rien confondre avec les Borromées. Ces palmiers, ces azalées ! Cette lumière du matin sur le lac, vous n'avez pas idée.

MME APOSTOLOS. — C'est curieux, je pensais aux Baléares... ou alors les Canaries... Passez-moi le sel s'il vous plaît.

MME COINTET (*elle lui passe le sel*). — Avec vos rhumatismes ?

MME APOSTOLOS. — Rien n'y fait. Une bonne cure de boue, voilà ce qu'il me faudrait. Aux Borromées... je veux dire aux...

MME COINTET. — Il n'y a pas de station thermale aux Borromées. Des hôtels de luxe, des parcs, des palmiers, des azalées. Le paradis. N'est-ce pas, Édouard ?

M. COINTET. — Le paradis !

MME APOSTOLOS. — J'aurais parié que c'étaient les Baléares, votre paradis. Ou alors les Canaries...

MME ÉRARD. — Je me souviens que petite fille...

MME APOSTOLOS. — J'ai dû y passer... C'est si vieux tout ça... La mer, voilà ce que je me rappelle. C'est la mer qu'il faudrait à Monsieur Cointet pour son rhume.

MME COINTET. — La mer ? Vous n'y pensez pas. C'est à double tranchant.

M. COINTET. — Qu'est-ce que je disais ?

MME COINTET. — Finissez votre soupe.

Chacun a fini sa soupe, à l'exception de Mme Apostolos qui y a mis des morceaux de pain. Gros plan de Mme Apostolos. Elle aspire sa soupe bruyamment et se débrouille mal avec le pain qui retombe régulièrement dans son assiette.

MME ÉRARD (*à M. Gaston*). — Je me souviens que petite fille le céleri...

MME COINTET. — Vous le mangiez en rémoulade, j'imagine ?

MME ÉRARD. — Pas du tout. Je ne pouvais pas le supporter. Rien que l'odeur me donnait la nausée. Curieux, n'est-ce pas ?

MME COINTET. — On change avec l'âge.

M. COINTET (à *M. Énard*). — Vous savez la faire vous, la rémoulade ?

M. ÉRARD. — Je...

MME ÉRARD. — Il n'en sait rien.

M. GASTON. — Madame Apostolos, je peux sonner ? Le temps que Marie se prépare, vous aurez fini.

Il agite une sonnette devant lui.

MME COINTET (à *M. Cointet*). — Parce que vous aussi vous rêvez de rémoulade ?

M. COINTET. — Je ne rêve pas, je demande.

MME ÉRARD. — Je vous dis qu'il n'en sait rien.

Mme Apostolos vient de laisser tomber un morceau de pain de sa cuillère sur ses genoux.

MME APOSTOLOS. — Ma belle robe ! Il suffit que je me change pour me salir !

Elle retrouve le pain et le remet dans son assiette.

MME APOSTOLOS. — M'expliquerez-vous ça ? Il suffit que je me change. (*un temps*) Je ne pourrai plus la remettre l'année prochaine, avec ses boutons devant, elle sera démodée. (à *M. Énard*) Les dames veulent suivre la mode. Ce n'est pas comme les messieurs. Les dames sont coquettes, elles veulent suivre la mode.

M. ÉRARD. — Vous pourrez la remettre à l'envers, non ?

MME ÉRARD. — Laisse Madame Apostolos finir sa soupe.

M. COINTET (à *M. Gaston*). — Alors comme ça vous ne partez pas en vacances ?

M. GASTON. — Pas cette année.

M. ÉRARD. — La machine à laver ?

M. GASTON. — La machine et le reste.

M. ÉRARD. — Elle viendra se reposer ici.

M. ÉRARD. — Vous lui ferez faire la lessive ?

MME COINTET. — Mais qu'est-ce qu'il a aujourd'hui ?

M. ÉRARD. — La chaleur, probable.

Il écrase une mouche sur la toile cirée.

M. ÉRARD (à M. Cointet). — Je vous la garde pour la pêche ?

Il pose la mouche à côté du verre de Monsieur Cointet.

MME COINTET (*de sa serviette elle repousse la mouche par terre*). — Est-il répugnant ! (à M. Gaston) Monsieur Gaston, dites quelque chose. Cette table devient une écurie.

Mme Apostolos finit sa soupe comme Marie entre avec un plat de viande qu'elle pose sur la table. M. Gaston rapproche le plat de soi. On voit le morceau de viande en gros plan, puis la fourchette qui le pique, puis le couteau qui s'acharne dessus, sans résultat. Long silence des convives.

M. GASTON. — Marie, où avez-vous pris ce morceau ?

MARIE (*elle change les assiettes*). — Où je l'ai pris ?

M. GASTON. — Quel boucher, pour l'amour du ciel ?

MARIE. — Quel boucher ? Monsieur se fiche de moi ? Est-ce que j'ai l'habitude de changer de boucher ?

M. GASTON. — C'est immangeable. Regardez-moi ça.

Il n'arrive pas à trouver le fil de la viande, il tourne le morceau dans tous les sens. Chacun a l'œil rivé sur le plat.

M. GASTON. — Cette saloperie qu'il nous refile chaque fois, est-ce que je ne vous ai pas dit de changer de boucher ?

MARIE. — Changer de boucher ? Il ne manquerait plus que ça.

Elle a fini de changer les assiettes et s'apprête à remporter la soupière.

MARIE. — Vous n'avez pas l'air de vous souvenir du coup que l'autre nous a fait l'année dernière à Pâques ?

MME APOSTOLOS. — Justement, ce n'est plus le même. Il a changé. Une dame m'a dit qu'il était bien meilleur que le nôtre. C'est l'eau et le vin. Elle s'étonnait que nous nous servions toujours chez le même. Le sien à elle lui sert du bifteck fondant. Vous devriez l'essayer, Marie.

MARIE. — Je vous dis que c'est le même, et encore il aurait changé que je n'irais pas, vous m'entendez ? Fondant, fondant, laissez-moi rire ! À moins qu'elle s'offre du filet votre dame. Évidemment du filet, au prix où il est, ça peut être tendre.

MME APOSTOLOS. — Elle m'a dit qu'elle prenait du bifteck.

MARIE. — Du bifteck, du bifteck, il y en a trente-six sortes de bifteck ! Est-ce que vous ne comprenez pas qu'en y mettant le prix...

MME APOSTOLOS. — Elle m'a dit du bifteck comme nous.

M. GASTON. — Qu'est-ce que c'était ce morceau de Pâques ?

MARIE. — Un gigot immangeable, voilà ce que c'était. Je ne remettrai pas les pieds chez ce boucher. Et si cette dame s'offre du filet c'est son affaire.

Elle sort en claquant la porte.

MME APOSTOLOS (à *Mme Cointet*). — Vous n'étiez pas avec moi quand cette dame m'a dit ?

MME COINTET. — Je ne me souviens pas. Mais aucune raison de ne pas essayer l'autre, en effet.

M. COINTET. — Je me demande si Marie n'a pas raison, question qualité. Ça doit dépendre du prix.

MME COINTET. — Ne vous mêlez pas de ça. (à *Mme Énard*) Les messieurs n'entendent rien à ces questions et s'obstinent à nous donner des conseils. Voyez, pour la rémoulade.

M. Gaston n'arrive pas à couper des tranches et charcute le morceau, le divisant tant bien que mal en sept parts. Puis il repousse le plat au centre de la table après s'être servi. Chacun pique un morceau dans le plat et se met en devoir de le couper dans son assiette et de le manger. La mastication commence et les torsions plus ou moins discrètes de la langue et les gestes plus ou moins furtifs du doigt pour s'enlever les filaments d'entre les dents.

M. GASTON. — Débrouillez-vous.

MME APOSTOLOS (à *Mme Énard*). — Ou était-ce vous, Madame Énard, qui étiez avec moi quand cette dame m'a dit ?

MME ÉNARD. — Je ne me souviens pas. Mais aucune raison de ne pas essayer l'autre. N'est-ce pas, Monsieur Gaston ?

M. GASTON. — Est-ce que je ne lui ai pas déjà dit la semaine dernière ? Vous ne vous souvenez pas ?

MME ÉNARD. — Peut-être Mademoiselle Reber, juste avant qu'elle ne parte en vacances. Oui, ça devait être Mademoiselle Reber.

M. GASTON. — Je ne comprends pas que Marie s'obstine. (*un temps*) Ce type, nous refiler cette saleté, depuis le temps, il faut de l'aplomb. Nous avons eu du gigot à Pâques l'année dernière ?

MME COINETET. — Oui, je me rappelle. C'était bien l'autre boucher.

MME APOSTOLOS. — Puisque je vous dis qu'il a changé. (à *Mme Énard*) J'étais sûre que c'était vous.

MME ÉNARD. — Il y a peut-être une solution. Pourquoi ne pas essayer ?

M. COINETET. — Ne croyez-vous pas que question qualité...

MME COINETET. — Puisqu'on vous dit que l'autre, pour le même prix...

M. COINETET. — Du filet peut-être...

MME COINETET. — Qu'en savez-vous, mon pauvre ami. Vous n'avez jamais su distinguer une côte d'une entrecôte ni une cuisse d'une aile.

MME APOSTOLOS. — Au fait c'était peut-être Mademoiselle Reber qui se trouvait avec moi. Où était-ce ? Que je me rappelle... (*un temps*) Aux Magasins-Prix, voilà. Aux Magasins-Prix, parfaitement. Elle s'étonnait que nous nous servions toujours chez le même. L'eau et le vin, parfaitement. (*un temps*) (à *Mme Cointet*) À propos de vacances, quand partez-vous ?

MME COINETET. — Le deux août.

M. COINETET. — C'est-à-dire...

MME COINETET (à *M. Cointet*). — Le deux août. Vous avez encore changé d'avis ?

M. COINETET. — Il y avait ce tournoi de belote, je vous avais dit...

MME COINETET. — Un tournoi de belote ! Retarder notre départ pour un tournoi de belote ! Ce serait le comble !

M. COINETET. — Mais je vous avais dit...

MME COINETET (à *Mme Apostolos*). — Nous partons le deux août. Nous allons chez ma nièce. La pauvre petite a besoin de moi après ses couches. Sa troisième fille, vous imaginez.

MME APOSTOLOS. — Quelle belle famille ! Une bénédiction.

MME COINETET. — Certainement, certainement. Je dois dire pour ma part que ce ne sont plus des vacances... ou tout au moins pas de comparaison avec ce que nous avons connu autrefois, Monsieur Cointet et moi. N'est-ce pas, Édouard ?

M. COINETET. — Les Borromées !

MME COINETET. — L'Isola Bella, les promenades dans les azalées, cette lumière... Notre hôtel était situé dans un jardin incomparable, nous apercevions le lac de notre fenêtre à travers les magnolias...

M. COINETET. — Les magnolias !

MME COINETET. — Et cette cuisine, cette cuisine ! (à M. Cointet) Vous souvenez-vous du menu du vingt-cinq juin ? Ce rosbif fondant ? Je n'en ai jamais mangé de pareil.

M. ÉRARD. — C'était un anniversaire ?

MME COINETET. — Un gala. Au bénéfice des orphelins. Nous étions sortis de table à quatre heures. Je me souviendrai toujours du parfum des mimosas sur la terrasse... N'est-ce pas, Édouard ?

M. COINETET. — Les mimosas !

M. ÉRARD. — Des mimosas en juin ?

MME COINETET. — Nous en avons toujours un bouquet frais sur notre table. Et ces douces soirées sur le lac... Le petit yacht à vapeur, le clair de lune... Il y avait beaucoup d'Anglais.

M. COINETET. — Et d'Anglaises !

MME COINETET. — Quels gens distingués ! Jamais une fausse note. Et leur prévenance...

M. ÉRARD. — Prévenance, je ne dirai pas. Les femmes sont jolies mais les hommes sont des mufles.

MME COINETET. — Comment ? Les Anglais des mufles ? Vous n'avez pas dû en voir souvent.

M. ÉRARD. — C'en est pourri le pays. Je n'ai pratiquement affaire qu'à eux dans mes tournées. Un sans-gêne...

MME COINETET. — C'est trop fort ! La population la plus civilisée du globe !

M. ÉRARD. — Mes fesses, oui.

MME COINETET (à M. Gaston). — Monsieur Gaston, dites quelque chose !

M. ÉRARD. — Cette table devient une écurie.

M. GASTON. — Que voulez-vous que je dise ?

MME COINETET. — Vous n'avez pas entendu ? (*un temps*) (à *M. Cointet*) Mais dites donc quelque chose, vous.

M. COINETET. — Tout de même, elles ne valent pas les Italiennes, question tempérament.

MME COINETET. — Monsieur Érard, je vous somme de cesser, avec vos grivoiseries.

M. ÉRARD. — Bon, bon. (*un temps*)

Il écrase une mouche sur la toile cirée et la pose devant le verre de M. Cointet.

M. ÉRARD. — Encore une.

Mme Cointet fait mine de se lever pour sortir.

M. GASTON. — Du calme, Madame Cointet. Et que Monsieur Érard fasse ses excuses.

M. ÉRARD (à *Mme Cointet*). — Je vous fais mes excuses.

MME APOSTOLOS (à *Mme Cointet*). — Vous connaissez l'Angleterre ?

M. ÉRARD. — Madame Cointet connaît les Anglais de luxe, aux Borromées.

MME COINETET. — Et je m'en flatte, Monsieur Érard. Le style n'est pas le fait de tout le monde. (*un temps*)

MME APOSTOLOS. — Moi, je ne verrai pas ma nièce cette année. Ma sœur y passe l'été. Elle s'est arrangée pour me priver de ce plaisir. Elle me déteste (*un temps*) Quand je pense que je m'étais acheté cette robe pour mes vacances... Elle sera démodée l'année prochaine, avec ses boutons devant.

Elle laisse tomber un morceau de viande sur ses genoux. Elle le remet dans son assiette.

MME APOSTOLOS. — Encore une tache ! Voyez, il suffit que je me change. Comment expliquez-vous ça ? (*un temps*) (à *Mme Érard*) Et vous, madame ?

MME ÉRARD. — Comment ?

MME APOSTOLOS. — Quand partez-vous ?

MME ÉRARD. — Le huit. Ma sœur nous attend le huit. Nous la déchargerons un peu en nous occupant des enfants. Ils ne partent pas en vacances cette année.

MME APOSTOLOS. — Elle en a combien ?

MME ÉRARD. — Quatre. Deux garçons et deux filles.

MME APOSTOLOS. — Quelle belle famille ! Une bénédiction.

MME ÉRARD. — La cadette est tellement adorable ! Figurez-vous qu'à trois ans elle brode des napperons ! Il y en a un qui m'attend, une surprise. Je me souviens que moi-même, petite fille...

MME APOSTOLOS (*elle tend son assiette vers le plat*) (*à Mme Cointet*). — Une cuillerée de jus... Est-ce qu'il en reste ? C'est bien sec pour moi...

MME COINTET (*elle sert Mme Apostolos*) (*à M. Gaston*). — Marie pourrait peut-être apporter les aubergines ?

M. GASTON. — Pour faire passer le morceau, c'est le cas de le dire. (*il sonne*)

MME APOSTOLOS (*à Mme Érard*). — Votre sœur... est une sœur cadette ?

M. ÉRARD. — Ne lui reparlons pas du boucher, elle est déjà furieuse.

M. GASTON. — Je suis sûr que je lui ai dit la semaine dernière. Vous ne vous souvenez pas, Madame Cointet ?

MME COINTET. — Vous avez dû lui dire devant mademoiselle Reber. Moi je ne me souviens pas.

M. COINTET. — Il faudrait tout de même faire quelque chose, puisque Madame Apostolos...

MME APOSTOLOS. — Cette dame m'a affirmé que l'autre était meilleur. Pas de comparaison. L'eau et le vin.

M. ÉRARD. — C'est sûrement une question de prix. Il n'y a aucune raison pour qu'à qualité égale...

MME APOSTOLOS. — Je vous dis qu'elle prend du bifteck comme nous. Elle s'étonnait que nous nous servions toujours chez le même.

Marie entre avec le plat d'aubergines qu'elle dépose sur la table.

MARIE. — Je ne change pas les assiettes, je sors cette après-midi.

M. GASTON. — Surtout ne changez pas, c'est pour faire passer le morceau.

MARIE. — Monsieur va remettre ça ? Je répète à Monsieur que je ne changerai pas de boucher. Et que l'autre est le

même. Et que cette dame, je voudrais bien lui parler à cette dame, qui prend du filet.

MME APOSTOLOS. — Du bifteck. Elle m'a dit du bifteck.

MARIE. — Il y en a trente-six sortes de bifteck ! Pris dans le filet évidemment que c'est plus tendre ! Si Monsieur ne me soutient pas, je rends mon tablier.

M. GASTON. — Marie, ne nous énervons pas.

MARIE. — Ne nous énervons pas, ne nous énervons pas, facile à dire, c'est tous les dimanches qu'on remet ça, c'est tous les dimanches immangeables, c'est tous les dimanches qu'on me fait des scènes, comme si j'y pouvais quelque chose, comme si on pouvait s'offrir du filet, comme si Monsieur ne savait pas qu'avec ce qu'il me donne pour le ménage...

M. GASTON. — Marie, ne nous énervons pas. Nous reparlerons de ça plus tard. Je vous...

MARIE. — On n'en reparlera pas plus tard, on en reparlera maintenant. Comme si les racontars de cette dame allaient me faire changer de boucher, comme si l'autre n'était pas le même, je vous dis moi que c'est celui qui nous a refilé à Pâques l'année dernière ce morceau immangeable, je vous dis qu'il n'a pas changé, est-ce que Monsieur s'imagine que je refuserais de changer de boucher si ce n'était pas le même ? Est-ce que Monsieur s'imagine que c'est agréable de se faire engueuler chaque dimanche parce que la viande est immangeable ? Est-ce que Monsieur s'imagine que je la mange plus volontiers que vous autres ? Je répète à Monsieur que s'il ne me soutient pas, je rends mon tablier.

Elle sort en claquant la porte.

M. ÉRARD. — J'avais bien dit de ne pas en reparler.

M. COINTET. — Qui en a parlé ? Ce n'est pas moi, tout de même ?

MME COINTET. — Édouard, ne vous mêlez pas de ça.

M. ÉRARD. — À force de répéter la même chose, évidemment que ça l'indispose.

Mme Apostolos tend son assiette vers le plat. Mme Cointet la sert.

MME APOSTOLOS. — N'en parlons plus, c'est bon. Mais que cette dame ne m'ait dit que l'autre est meilleur, je ne suis pas folle, tout de même. Aux Magasins-Prix, parfaitement. (à *Mme Érard*) Ce n'était pas vous qui étiez avec moi ?

MME ÉRARD ET MME COINTET. — C'était Mademoiselle Reber !

Mme Cointet sert chacun à la ronde. La viande n'a pas encore disparu des assiettes. Les mouvements de la langue et des doigts continuent. Gros plans de chacun à l'œuvre selon sa méthode. Certains lambeaux de phrases incompréhensibles du fait de ces mouvements.

M. ÉRARD (*il goûte aux aubergines*). — Elle n'a pas oublié le poivre en tout cas.

M. COINTET. — À mon avis, il y faudrait plus de tomate.

MME COINTET (*à M. Cointet*). — Ce n'est pas de la ratatouille, ce sont des aubergines selon une recette que j'ai passée à Marie. Qui me vient de Madame Aubier. Vous souvenez-vous ?

M. COINTET. — Madame Aubier !

M. GASTON. — Elle n'a pas oublié le poivre, en effet.

MME COINTET. — Ces choses-là doivent avoir du goût. (*à Mme Érard*) Vous les trouvez trop poivrées ?

MME ÉRARD. — Je me souviens que petite fille...

MME APOSTOLOS. — Madame Aubier, c'était cette dame des Borromées ?

MME COINTET. — Sa villa jouxtait le parc de notre hôtel. Une dame d'une distinction ! Elle nous a beaucoup reçus chez elle. Elle était Française par son mariage, mais Italienne d'origine. C'est elle qui organisait le gala des orphelins. Elle avait une nièce... Comment s'appelait-elle au fait ? (*à M. Cointet*) Édouard ?

M. COINTET. — Comment ?

MME COINTET. — Comment s'appelait la nièce de madame Aubier ?

M. COINTET. — La nièce ?

MME COINTET. — Vous n'avez aucune mémoire. Elle était à votre gauche le vingt-cinq juin. Mademoiselle... Mademoiselle...

M. COINTET. — Souviens pas.

Mme Apostolos tend son verre à M. Érard qui le tend à M. Gaston.

MME APOSTOLOS. — Une larme s'il vous plaît. C'est vrai qu'elles sont poivrées.

Chacun tend son verre. M. Gaston les sert.

MME COINTET (*elle empêche M. Cointet de tendre le sien*).
— Vous aurez de l'eau, rien de plus.

Elle tend le verre à M. Gaston qui le remplit d'eau.

MME COINTET. — Il est heureux que nous n'ayons pas mangé le céleri en rémoulade, il y aurait de quoi vous emporter le gosier! (*un temps*) (à *M. Cointet*) Vous ne vous souvenez toujours pas ?

M. COINTET. — Quoi ?

MME COINTET. — Le nom de cette demoiselle.

M. COINTET. — Mademoiselle Aubier, probable.

MME COINTET. — Non. C'était la fille de sa sœur... Que c'est vexant !

M. COINTET. — Elle habitait l'Isola Bella ?

MME COINTET. — Édouard, vous exagérez. Vous vous pâmiez sur ses orchidées.

M. COINTET. — Vous le faites exprès, vous êtes de mauvaise foi.

M. ÉRARD. — Elle n'était pas Anglaise ?

MME APOSTOLOS (à *M. Cointet*). — Vous connaissez l'Angleterre ?

M. COINTET. — Nous ne connaissons pas l'Angleterre. Madame Cointet le regrettera toute sa vie.

MME ÉRARD. — Ça peut encore venir...

MME COINTET. — Hélas, les vacances chez ma nièce...

M. GASTON (à *Mme Apostolos*). — Alors comme ça, vous ne partez pas en vacances ?

MME APOSTOLOS. — Ma sœur s'est arrangée pour me couper l'herbe sous le pied. Elle ne peut pas me sentir. Je m'entends beaucoup mieux qu'elle avec ma nièce. C'est la petite qui va le regretter.

M. GASTON. — Elle a trois enfants, n'est-ce pas ?

MME APOSTOLOS. — Quatre. La cadette est tellement adorable ! Figurez-vous qu'à son âge...

M. ÉRARD. — Elle brode des napperons ?

MME APOSTOLOS. — Comment ?

MME ÉRARD (à *M. Érard*). — Assez !

MME APOSTOLOS. — Qu'est-ce que vous dites ?

M. ÉRARD. — Qu'est-ce qu'elle fait à son âge ?

MME APOSTOLOS. — Elle travaille comme une petite fée. Elle a brodé l'année dernière un bout de tissu...

M. ÉRARD. — Toc !

MME APOSTOLOS. — Comment ?

MME ÉRARD (à *Mme Apostolos*). — Mon mari est de mauvaise humeur, ne l'écoutez pas.

MME APOSTOLOS. — Il a mal dormi ?

M. ÉRARD. — Cette odeur de cantine par bouffées...

M. GASTON (à *Mme Apostolos*). — Et vous Madame, vous connaissez les Borromées ?

MME APOSTOLOS. — J'ai dû y passer très vite, il y a de ça... il y a de ça...

MME COINET. — On n'oublie pas l'Isola Bella. Les azalées, les magnolias, et cette lumière... L'hôtel était le meilleur d'Italie à l'époque, n'est-ce pas, Édouard ?

M. COINET. — L'hôtel !

MME COINET. — Ces entremets, ces desserts ! Celui du vingt-cinq juin, je m'en souviendrai toute ma vie. Des poires Monseigneur arrosées de cassis. (à *M. Cointet*) Vous vous souvenez ?

M. COINET. — Je... non... le rosbif oui, mais pas le dessert.

MME COINET. — Vous le faites exprès.

MME APOSTOLOS. — J'ai dû confondre avec les Canaries... les Baléares... Je ne connais pas vos Borromées... à moins que je ne confonde...

MME COINET. — Impossible, on ne confond les Borromées avec rien. (*un temps*) Mademoiselle Sylvie. C'est ça. Mademoiselle Sylvie.

M. COINET. — C'est bien ce que je disais, Sylvie Aubier, ce que je disais.

MME COINET. — Je vous dis la fille de sa sœur, elle ne s'appelait pas Aubier. Vous perdez complètement la mémoire.

M. COINET. — Ah, la mémoire !

MME APOSTOLOS. — Les poires Monseigneur... Ça me rappelle quelque chose... Ça devait être aux Baléares...

M. ÉRARD. — Chez cette demoiselle Aubier ?

MME APOSTOLOS. — Mademoiselle comment ? Je vous en ai parlé ? (*un temps*) Un parc magnifique qui donnait sur la mer. Je me souviendrai toujours, ces hibis... hibis... Comment ça s'appelle...

MME ÉRARD (à M. Érard). — Laisse Madame Apostolos finir sa ratatouille.

MME COINTET. — Je vous répète que ce n'est pas de la ratatouille. Des aubergines tout simplement. Une recette de Madame Aubier.

M. COINTET. — Il y faudrait plus de tomates.

MME APOSTOLOS. — C'est vrai qu'elles sont poivrées.

Elle boit

M. ÉRARD. — Vous l'aimez bien ce petit vin-là ?

MME APOSTOLOS. — Je crois que je préférerais l'autre. Ça fait une grosse différence de prix ?

MME ÉRARD. — Cinquante centimes, c'est appréciable.

MME APOSTOLOS. — Hibiscus, ça me revient ! Une fleur superbe. Hibiscus, parfaitement.

M. ÉRARD. — C'étaient sûrement des mimosas.

MME APOSTOLOS. — À moins que je ne confonde...

M. Érard en s'essuyant la bouche sent à nouveau sa serviette.

M. ÉRARD. — C'est intolérable.

Il jette sa serviette par terre.

MME ÉRARD. — Ramasse cette serviette, Marie va éclater. (*un temps*) Alexandre, ramasse cette serviette, nous avons eu assez de scènes comme ça. (*un temps*)

MME APOSTOLOS ET MME COINTET. — Monsieur Érard !

M. ÉRARD. — Je ne la ramasse que si on me la change ce soir.

MME APOSTOLOS ET MME COINTET. — Eh bien, on vous la changera.

M. Érard ramasse sa serviette puis il la met sous le nez de sa femme qui la repousse violemment.

MME COINTET. — Mais qu'est-ce qu'il a aujourd'hui ? (*un temps*)

MME ÉRARD. — C'est vrai qu'elle sont poivrées. (*à Mme Cointet*) C'est une recette de là-bas ? J'adorerais ça, les Borromées. Il y a des chameaux, des caravanes ?

MME COINTET. — Je crains que votre géographie...

M. ÉRARD (*à Mme Érard*). — Le nord de l'Italie voyons, sur le lac... le lac de...

MME ÉRARD. — Pardon, je confondais... Tout de même ces fleurs, ces palmiers, ce farniente, c'est tentant.

MME COINTET. — La douceur de l'air au printemps, madame, et cette lumière... Nous étions dans le meilleur hôtel. Confort, luxe, et une cuisine...

M. ÉRARD. — Le menu du vingt-cinq juin.

MME APOSTOLOS. — C'était un anniversaire ?

MME ÉRARD (*à Mme Apostolos*). — Un gala au profit des orphelins. En ont-ils eu de la chance Monsieur et Madame Cointet ! De si belles vacances...

MME APOSTOLOS (*elle boit*). — Oui, je crois que je préférerais l'autre.

M. ÉRARD (*à M. Gaston*). — Au fait, avec ce que nous économisons sur le vin, ne pourrait-on pas... pour la qualité du bifteck...

M. GASTON. — Vous oubliez la machine à laver. Monsieur Érard. Il nous faut cette machine. Nous la paierons à tempérament.

MME APOSTOLOS. — Est-ce que c'est bien honnête ? Adopter les mœurs de l'époque ? Une dame m'a dit aux Magasins-Prix que les jeunes aujourd'hui ne paient pratiquement plus rien, avec ces... machins comme vous dites, et on se retrouve un beau jour en prison.

M. GASTON. — Pas d'inquiétude à ce sujet, rassurez-vous. J'ai fait mes comptes.

Il boit. On ne voit que le verre qui s'approche de la caméra.

M. GASTON. — Moi je le trouve meilleur que l'autre. Et vous, Monsieur Cointet ?

MME COINETET. — Monsieur Cointet n'a pas d'avis sur le vin, qui lui est interdit. (*un temps*) Cette machine à laver, il me semble que c'est de la folie.

MME APOSTOLOS. — Et ces... machins comme vous dites, moi je ne m'y fie pas. Cette dame disait... (*à Mme Cointet*) N'était-ce pas vous qui étiez avec moi ?

M. COINETET ET M. ÉRARD. — C'était Mademoiselle Reber !

MME ÉRARD. — Au fait, est-elle chez sa nièce cette année ? Avec sa sœur qui ne la supporte pas ? (*à M. Gaston*) Elle vous a dit où elle allait ?

MME COINETET. — Elle allait chez sa nièce qui vient d'accoucher d'un cinquième. Elle lui tient lieu de nurse, de cuisinière et de femme de ménage, ni plus ni moins.

M. COINETET ET M. ÉRARD. — Pauvre Mademoiselle Reber !

MME ÉRARD. — Elle était déjà bien fatiguée avant de partir, ces vacances vont l'achever.

MME APOSTOLOS. — C'est elle qui était avec moi quand cette dame m'a dit, ça me revient. Elle a parlé des boucheries de Strasbourg et des charcuteries. Ils mangent beaucoup de saucisses là-bas. (*à Mme Érard*) Vous aimez ça la saucisse ? Ça me reproche tout le temps.

MME ÉRARD. — Je n'en suis pas folle non plus.

M. GASTON (*il sonne*). — Tout le monde a fini ?

M. ÉRARD. — Ça changerait, la saucisse. Avec un bon céleri rémoulade. (*à Mme Cointet*) Je vous y conduirai quand vous voudrez chez mes routiers, vous m'en direz des nouvelles.

M. COINETET. — On pourrait apprendre la recette ici.

MME COINETET. — Je vous dis que ça vous est interdit. (*à M. Érard*) Quant à vos routiers, merci, ce n'est pas le genre d'établissements que nous fréquentions, Monsieur Cointet et moi. N'est-ce pas, Édouard ?

M. COINETET. — Ah, les routiers !

MME COINETET (*à M. Gaston*). — Cette machine est une dépense inconsidérée. Notre blanchisseuse suffit à nos besoins. Des paiements qui s'échelonnent sur combien de temps ?

M. GASTON. — Deux ans et demi.

MME APOSTOLOS ET MME ÉRARD. — Deux ans et demi !

M. GASTON. — Rassurez-vous, j'ai fait mes comptes. (*un temps*) Cette fois-ci, motus sur le boucher.

Marie entre avec une coupe de pêches qu'elle pose au bord de la table, débarrasse les plats, pousse la coupe au milieu de la table.

MARIE. — Je ne change pas les assiettes, je sors cette après-midi.

Elle sort en claquant la porte.

MME ÉRARD. — Où va-t-elle cette après-midi ?

MME COINTET. — S'acheter une robe aux Magasins-Prix. Pour partir chez sa nièce.

M. COINTET. — Marie prend ses vacances ce mois-ci ?

MME COINTET. — Non, au mois d'août. Mais elle tient à cette robe.

M. ÉRARD. — Boutons devant ?

MME APOSTOLOS. — C'est tellement avantageux ces Magasins-Prix ! Vous souvenez-vous il y a quelques années, on hésitait à favoriser les grands magasins, on pensait aux petits commerçants. Maintenant ça ne nous effleure même plus.

Elle regarde sa robe.

MME APOSTOLOS. — C'est là que j'ai acheté la mienne. Si j'avais su... Ah, la famille !

M. ÉRARD. — Une bénédiction.

MME ÉRARD (*à Mme Apostolos*). — Nous la transformerons pour l'année prochaine. Je vous donnerai un coup de main.

M. ÉRARD. — Qu'est-ce que je disais.

MME APOSTOLOS. — Croyez-vous que les grosses fleurs se feront encore l'année prochaine ? (*un temps*) Ma sœur ne l'emportera pas en paradis. C'est ma nièce qui va être déçue... (*à M. Érard*) Les dames sont coquettes, elles veulent suivre la mode.

Chacun a essuyé soigneusement son assiette avec de la mie de pain et prend une pêche dans la coupe, la pèle dans son assiette ou du bout des doigts, ou la mange sans la peler. La caméra suit à tour de rôle la technique de chacun.

M. ÉRARD. — Ces pêches, est-ce que la saison n'est pas bientôt finie ?

M. GASTON. — Elle ne fait que commencer. Vous n'aimez pas les pêches ?

M. ÉRARD. — C'est-à-dire qu'au bout de huit jours...

MME APOSTOLOS. — La saison dure un bon mois. Mon Dieu que j'aime ça !

Elle sucre sa pêche coupée dans son assiette.

MME APOSTOLOS. — Et ensuite ma petite friandise...

M. ÉRARD. — Il n'y a pas d'autre fruit pour alterner ?

MME ÉRARD. — C'est très bon pour toi.

MME COINTET. — Les pêches des Borromées, souvenez-vous, Édouard !

M. ÉRARD (à *Mme Érard*). — Un mois ? On retrouvera la saison chez ta nièce, ils ont toujours un mois de retard.

MME APOSTOLOS. — Quelle chance vous avezj ! Vous en serez encore aux pêches quand nous en serons aux prunes. (*un temps*) J'aurais bien aimé partir cette année.

M. ÉRARD. — Je vous cède ma place.

MME APOSTOLOS. — Monsieur Érard !

MME ÉRARD. — Il dit ça mais il sera bien content d'être en vacances.

M. ÉRARD. — Pour torcher la nièce et jouer à dada, à dada, à dada...

MME APOSTOLOS (à *Mme Érard*). — Votre sœur est une sœur cadette ?

M. ÉRARD. — Au fait, Monsieur Gaston, vous pourriez faire vous-même l'achat de la viande la prochaine fois ? (*un temps*) Je vois.

MME COINTET. — Qu'est-ce que vous voyez ?

MME ÉRARD. — Rien. Il n'a aucune expérience du ménage.

Les uns reprennent une pêche, les autres continuent de se curer les dents. Mme Apostolos tend son verre à M. Érard qui le tend à M. Gaston qui y verse du vin. Retour du verre à Mme Apostolos.

MME APOSTOLOS. — Et maintenant, ma petite friandise. Une larme.

Elle verse son vin dans son assiette et y remue le sucre à la cuillère. La caméra se fixe sur Mme Apostolos en train de siroter sa friandise. Mme

Apostolos aspire bruyamment ce jus pendant que les autres convives reprennent la conversation à partir de la page 155 (Mme Énard : je me souviens que petite fille le céleri) et cela le temps qu'il faudra pour créer l'illusion de la rêverie de M. Gaston. Le son s'éloigne progressivement jusqu'à devenir confus, les phrases se chevauchent. Puis Mme Apostolos devient floue et à sa place apparaît l'image du morceau de viande en gros plan, toujours accompagnée des phrases confuses. La fourchette pique la viande. Le couteau s'acharne dessus. Puis l'image s'évanouit.